

NISSAN

LE BUS DANS LA VILLE, DE YAHIA BELASKRI

Ou les espoirs et désillusions d'une époque algérienne particulière

NISSAN

Le bus s'est ébranlé et le cœur du narrateur avec. C'est l'histoire du Bus dans la ville, roman écrit par Yahia Belaskri, journaliste algérien de Radio France Internationale RFI, qui avait quitté le pays après les événements d'Octobre 1988.

De notre bureau de Paris,
Khadidja Baba-Ahmed

L'auteur-narrateur revient, après une longue absence, dans et «sur» sa ville algérienne et l'observe, le nez collé à la vitre du bus qui la traverse, au gré de détrit et de chaussées défoncées. Une ville où «il n'y avait pas d'arbres. Pas d'arbres pour échapper au soleil ardent des journées d'été. Il n'y avait pas de fleurs, ni d'oiseaux non plus, seules les senteurs que dégageaient ses égouts». Cette ville qui n'avait pas ce minimum que l'on retrouve ailleurs, dans beaucoup de villes, est par contre riche de cette vie faite de copains, de

parents, d'amis et d'adversaires. Au fur et à mesure que le bus avance, l'œil du scrutateur se détache du présent pour atteindre et rejoindre le passé, celui des quartiers traversés qui charrient tout le paradoxe de cette vie faite de solidarité, des quartiers populaires de «déclassés, survivants d'un naufrage passé et à venir». Une vie de révoltes de jeunes dont certains finissaient en prison, d'autres se chootaient à l'alcool et d'autres encore se réfugiaient dans le théâtre, le «Petit Théâtre» fondé par Dida chez qui ils allaient tous parce que Dida avait dans son superbe appartement «des livres partout. Brecht et Maïakovski, Tchekhov et Ionesco...» Et

le souvenir doux de ces escapades régulières chez Dida et du spectacle que ces jeunes ont monté est vite brouillé. Ces jeunes de 17 ans voyaient alors le spectacle de leur jeune troupe interdite parce que, disaient les censeurs, il était «subversif, lié à l'étranger, contraire à notre religion et à nos traditions». Une vie faite d'amours interdites et pourtant accomplies, même si contrariées et contraintes à s'exprimer dans des caches et loin des regards. Et lorsque le bus, sous une pluie battante et sur des chaussées défoncées, s'arrête brusquement, les voyageurs, voisins du narrateur, sont pris d'une peur, «celle trahissant la méfiance» de l'Algérie d'aujourd'hui mais aussi une peur comme celle de «ma mère. Elle avait peur de tout et de tout le monde. Toute sa vie, elle a eu peur de vivre». En une

phrase, toutes nos mères sont là, êtres malmenés et souvent résignés et qui n'ont jamais vécu pour elles mais pour les autres. Espoirs tenaces et désillusions parcourent l'ouvrage et évoquent les réunions clandestines pour «étudier les moyens de conscientiser le peuple et préparer la révolution» et les déboires du meneur qui se voyait alors taxé «d'élément perturbateur et antinational» ou encore Badil, «ce frère perdu pour qui l'auteur a pris ce bus», ce jeune frère mal parti, emprisonné pour des larcins et que tout le monde a oublié, lui qui n'avait personne à l'attendre à sa sortie de prison et qui n'a plus donné signe de vie. «Je voulais, dit le narrateur, serrer mon frère dans mes bras». Le passager du bus dans la ville n'a pu le faire et son chagrin est resté entier, comme il l'est resté pour tous les copains disparus,

pour leur joie de vivre, pour leurs espoirs et le désir de faire leur vie et non de la subir. Plus que la douceur et la tendresse qui se dégageait de son livre, Yahia Belaskri a, sans le vouloir, écrit aussi un hymne à la femme. Qu'elle soit sa petite voisine dont il était secrètement et platoniquement amoureux ; sa mère ou celles de ses copains ; la prostituée du quartier ou encore Leïla avec qui il partageait ses soirées en récitant Aragon, l'auteur les trouve avec amour et respect, les trouvant toutes belles, intelligentes, rafraichissantes. Cela est d'autant plus important à relever que l'on ne sent, à aucun moment, que Yahia Belaskri se fait violence pour le faire.

K. B.-A.
Un bus dans la ville, de Yahia Belaskri, éditions Vents d'ailleurs, février 2008.

CE MONDE QUI BOUGE

L'évolution de l'autoritarisme dans les pays arabes

Par Hassane Zerrouky

Dans An-Nahar, le regretté Samir Kassir écrivait, deux mois avant son assassinat en juin 2005, que le monde arabe paraît convaincu d'être «à l'abri de tout changement alors que le monde change» ! En fait, prenant la mesure du risque que constitue ce vent de changement démocratique soufflant sur la planète, certains régimes arabes en place ont entrepris de s'adapter à cette nouvelle donne en modernisant leurs formes d'autoritarisme, tandis que d'autres sont restés hermétiquement fermés à toute ouverture. Ainsi, à côté des régimes où l'autoritarisme cohabite avec un pluralisme sous surveillance (Algérie, Maroc, Jordanie, Egypte), existent des régimes fermés (Syrie, Libye, Tunisie, Arabie Saoudite) à toute ouverture politique.

Les premiers disposent de relais dans la société, de pseudo-penseurs s'échinant à construire et mettre en œuvre des thématiques politico-religieuses consistant en la mise en forme des idées dominantes légitimant les pouvoirs en place. Le tout sur fond de limitation des espaces d'expression. Et quand l'un de ces centres d'expression franchit les limites admissibles, la machine autoritaire se met en marche : en lieu et place de la prison ferme, voire de la torture comme c'était le cas dans les années soixante et quatre-vingt, il recourt à une forme de répression «douce», ne dérogeant pas trop aux règles du droit international, à savoir des procès publics avec des peines de prison légère assorties de fortes amendes. C'est en cela que consiste la modernisation de l'autoritarisme saluée par des capitales occidentales comme étant un progrès dans

la voie de la démocratisation. Il est vrai que ce type de répression au Maroc et en Algérie n'est rien en comparaison avec les très lourdes peines infligées, par exemple, aux opposants syriens ou libyens.

Il n'en reste pas moins que dans le cas de l'Algérie et du Maroc, la répression, même douce, frappant des journalistes condamnés pour diffamation ou des syndicalistes pour faits de grève, ou consistant en l'interdiction d'activité politique publique pour l'opposition, constitue un des moyens par lesquels le régime autoritaire tente de contenir le vent du changement démocratique. D'aucuns se demandent ce qui finalement retient les régimes marocain et algérien à ne pas recourir à une répression identique à celle en vigueur en Libye, en Tunisie ou en Syrie ! Pour aller vite, car la réponse suppose de longs développements,

disons que ces régimes sont prisonniers d'une certaine logique démocratique qu'ils essaient de faire leur afin d'être des partenaires fréquentables et écoutés de leurs partenaires occidentaux. Et puis, ils ont affaire à des peuples — surtout en Algérie — où quoi qu'on en dise, n'acceptent plus les logiques répressives, des peuples qui expriment sous diverses formes leur refus à l'autoritarisme à l'ancienne, et ce, même si cette expression n'est pas organisée et relève de la colère sociale à l'état brut ! Qui plus est, les régimes autoritaires savent lâcher du lest, caresser dans le sens du poil populaire les masses socialement mécontentes, récupérer leur colère et la retourner contre les élites porteuses des valeurs de modernité et de démocratie, manipuler les organisations de masse et des partis créés pour faire de la figuration, et ce, dans un contexte d'espace

d'expression réduit où seule leur voix est entendue. Ils savent que des journaux aussi irrévérencieux soient-ils envers l'ordre établi ne peuvent concurrencer des médias lourds (TV et radios) contrôlés par l'Etat.

Dans tous les cas, que ce soit en situation de régime autoritaire cohabitant avec un pluralisme réduit ou en situation de régime autoritaire fermé, le processus de stagnation et de déclin des sociétés arabes et musulmanes ira en se renforçant. Quant à ces pays croulant sous les dollars procurés par l'exportation des hydrocarbures en raison d'une exceptionnelle conjoncture pétrolière, il suffit d'observer que cette croissance exclusivement financière n'est pas durable, elle est fragile, parce qu'elle n'est pas le résultat de réformes structurelles innovantes et démocratiques.

H. Z.

POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

laalamh@yahoo.fr
laalamhakim@hotmail.com



SIGNAUX DE DÉTRESSE !

Extradition de Khalifa vers l'Algérie. Ça se précise enfin.

Elle n'aura jamais lieu !

Nos dirigeants ont de la suite dans les idées. Hier, je vous signalais l'introduction du langage des signes dans l'éducation. Eh bien aujourd'hui, vingt-quatre heures après, pas une de plus, j'apprends qu'après l'introduction de la langue des signes, les autorités vont installer 13 nouveaux radars de surveillance au-dessus de nos têtes. C'est comme toute logique ! Le pays se cadennasse et se ferme comme une grosse huître peureuse. Il doit donc se doter des moyens de sa politique de «cadennassage». Désormais, la parole sera évacuée vers les frontières, invitée fermement à aller voir ailleurs s'il fait meilleur y vivre. Plus besoin ici de savoir parler, encore moins de manier le verbe avec dextérité. Le citoyen de demain doit juste bouger les bras, cligner des yeux, froncer les sourcils et battre des mains au moment voulu, à l'instant attendu. Le citoyen de

demain doit savoir parler le langage des signes. Il doit, par-dessus tout, savoir décoder les signes et signaux qu'on lui envoie. Et si, dans cette nouvelle ère de communication d'où la parole est exclue, le citoyen de demain tente malgré tout de produire du signe déviant, du signe dangereux, du signe non certifié, du signe hors normes, du signe antinational, du signe crypto-éradicateur, il sera aussitôt détecté par les radars ! Simple et enfantin ! Tu ne parles plus ! Tu t'exprimes par les signes. Et même tes signes sont surveillés par des radars de plus en plus nombreux et de plus en plus perfectionnés puisque capables de déceler les bons des mauvais signes. Alors, si tu vois une personne plantée au beau milieu de la chaussée, un geste du bras à demi-esquissé, un clin d'œil stoppé net et le regard braqué sur un point indéfini dans le ciel, pour sûr, c'est un Algérien sur le point de se faire serrer par un radar suite à un signe suspect. Belle ambiance ! Je fume du thé et je reste éveillé, le cauchemar continue.

H. L.

X-TRAIL



SHIFT freedom

